

Inter
Art actuel



Mur de broche et nuage de gaz **Une analyse architecturale du périmètre de sécurité du** **Sommet de Québec**

Michel Moussette

Number 80, Winter 2001–2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/46062ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (print)

1923-2764 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Moussette, M. (2001). Mur de broche et nuage de gaz : une analyse architecturale du périmètre de sécurité du Sommet de Québec. *Inter*, (80), 18–20.

Tous droits réservés © Les Éditions Intervention, 2002

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>



Mur de broche et nuage de gaz

Une analyse architecturale du périmètre de sécurité du Sommet de Québec

MICHEL MOUSSETTE

Le périmètre de sécurité du Sommet des Amériques de Québec faisait environ 4,4 kilomètres de long et 3 mètres de hauteur. Relativement facile à renverser, se prêtant merveilleusement à l'accrochage de banderoles ou de ballons colorés, zigzaguant de façon apparemment aléatoire à travers le tissu urbain du quartier Saint-Jean-Baptiste, le mur faisait néanmoins, malgré les apparences, partie d'un système réglé. À l'échelle de la ville de Québec, par exemple, le périmètre de sécurité suivait, de façon stricte, un tracé qui éloignait les manifestants d'une distance minimale d'un bloc urbain des lieux de réunions du Sommet, des cinq hôtels accueillant des chefs d'État et des voies de circulation qui relient ces points¹.

Pour comprendre la « logique » du périmètre de sécurité, nous tenterons de le placer dans un contexte historique et de le lier aux constructions contemporaines auxquelles il s'apparente. Nous ferons l'hypothèse que le Mur n'était pas une improvisation ponctuelle, sans précédent et sans lendemain, mais plutôt la production cohérente d'un système capitaliste, au niveau des limites qu'il fait jouer, par les contradictions, la dématérialisation et la constitution d'un monde idéal. Nous croyons que l'échelle des limites englobées par cette caractérisation va, au moins, des murs-rideaux sans fenêtres ouvrables qui habillent la plupart des édifices à bureaux aux frontières nationales des pays riches.

Contradictions

Pendant le Sommet des Amériques, les chefs d'État ont sans cesse fait la promotion de la libre circulation des marchandises, tentant de prouver le bien-fondé, tant social que purement économique, de l'absence de barrières commerciales. C'est là l'image classique de l'espace produit par le capitalisme tel que décrit par MARX : le capital doit se débarrasser de toute entrave spatiale pouvant nuire aux échanges commerciaux et doit ainsi conquérir la terre entière. Cependant, cette fluidité ne profite pas à tous. Alors même que l'on discutait *ad nauseam* de libre-échange, on resserrait le contrôle aux postes de douanes et on empêchait les habitants de Québec de circuler librement à l'intérieur de leur ville.

Manuel CASTELLS décrit le monde contemporain comme étant caractérisé par une fracture. Selon le schéma qu'il propose, le capitalisme avancé est caractérisé par une opposition entre un espace de flux (*space of flows*) qui correspond à la société de l'information, et une série de lieux (*places*)



L'obsession latine de la frontière spatiale naît avec le mythe de la fondation : Romulus trace une ligne de démarcation et tue son frère parce qu'il ne la respecte pas.

ECO, Umberto. *Les limites de l'interprétation*, Paris, 1992.

qui, eux, restent en relation avec un contexte historique. Au lieu d'une opposition, il y a là une véritable absence d'interactions entre ces deux types d'espaces.

Mais pour d'autres penseurs, il n'y a pas là véritable opposition entre deux espaces faisant partie de deux mondes différents. Plutôt qu'opposition ou exclusion, il y a régime d'interaction complexe. Pour David HARVEY, par exemple, l'instabilité des structures locales contribue à la stabilité de l'ensemble du système². Les instabilités locales permettent au système dans son ensemble d'absorber les changements qui le menacent. Dans un tel schéma, les limites sont flexibles, le paysage est continuellement en train d'être remodelé : « Steady uninterrupted flow was becoming the universal American requirement. » Le paysage, au sens large, est en contact direct et continu avec les mouvements des investissements. Pour l'individu exclu, cette instabilité est extrêmement pénible et le processus en est un de douleur et de violence. En retour, par contre, l'individu peut se servir des réseaux en se positionnant aux nœuds appropriés.

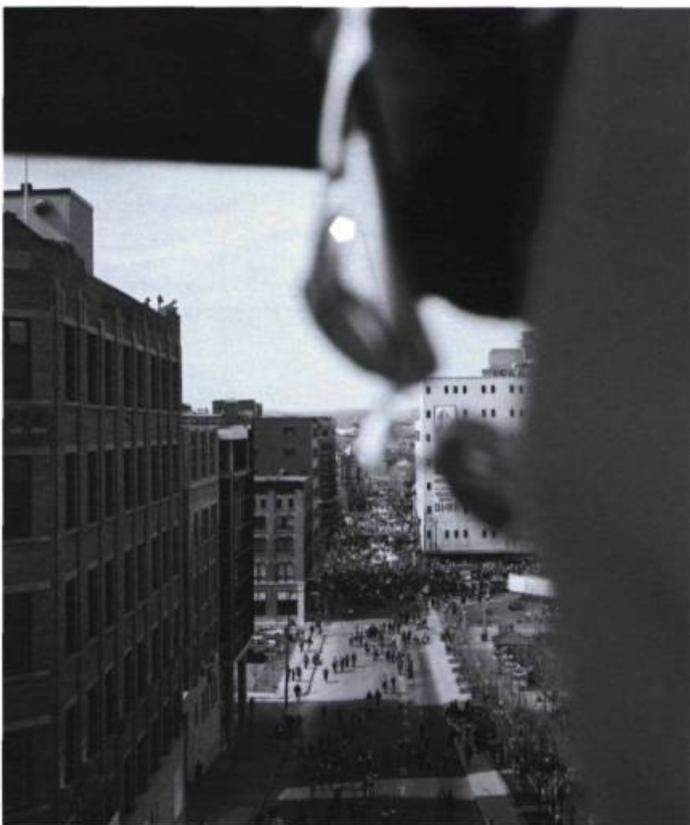
Dématérialisation

Le périmètre de sécurité n'était marqué que par une clôture appuyée sur des blocs de béton. Il n'en reste pas moins qu'aucun manifestant n'a même pu s'approcher des discussions ayant lieu au Centre des congrès de Québec. C'est que l'efficacité du périmètre relevait avant tout des moyens répressifs qui l'appuyaient, soit les balles de caoutchouc, des canons à eau et les différents types de gaz employés par les forces de l'ordre.

Même si le Sommet des Amériques n'était pas la guerre du Golfe, il reste néanmoins que les moyens mis en œuvre par les forces de l'ordre dérivent directement des méthodes de combat modernes : réduction de la matérialité des moyens de défense à un minimum, dépersonnalisation totale du rapport à l'opposant et, surtout, propreté absolue. En ce sens, le « Mur de la honte » s'inscrit dans une lignée directe qui commence avec les châteaux du Moyen Âge et le déversement d'huile bouillante sur les assiégés, se poursuit avec la défense en profondeur de VAUBAN et le développement des canons, se poursuit encore avec les casemates de la Deuxième Guerre mondiale et l'artillerie lourde, et se conclut avec la guerre chirurgicale et les menottes en plastique des forces armées américaines. Le contact direct est malpropre et trop personnel. De plus, il est difficile pour le policier, si bien entraîné soit-il, de distribuer simultanément des coups de matraque à un grand nombre de manifestants. Mieux vaut les arroser de poivre de Cayenne ou de balles de caoutchouc. La limite s'étend alors rapidement à un quartier tout entier. Il vaut mieux, aussi, ne pas laisser de traces. La vue du sang avive les braises et coûte très cher à long terme (coût politique, coût médiatique quant à l'image, coût psychologique chez certaines composantes plus sensibles des forces de l'ordre qui soudainement se rendent compte de la portée potentielle du « jeu »...). L'assassinat d'un manifestant au Sommet du G8 à Gênes est, à ce titre, une aberration.

À Québec, on espérait également, sans doute, que la nature temporaire du Mur ferait en sorte qu'il serait rapidement oublié. Il fallait d'ailleurs voir les employés de la Ville s'activer frénétiquement au nettoyage des rues, le dimanche 22 avril, alors que des confrontations entre policiers et manifestants avaient toujours lieu, quelques heures à peine après que la police ait coffré plus de deux cents manifestants. Aussi, la mobilité du Mur (le fait qu'il se déplace d'un sommet à l'autre, la vitesse à laquelle on l'érigé et on le démonte) fait qu'il est beaucoup plus difficile de le poser comme problématique concrète, contrairement à une structure stable qui donne des prises, comme, par exemple, le défunt Mur de Berlin qui matérialisait tout un débat idéologique. Ce qu'il faut voir, c'est comment le Mur du Sommet de Québec s'apparente à d'autres structures qui exercent une répression dépersonnalisée tout en résistant à l'inscription dans la mémoire. Par exemple, on pourrait établir un lien entre le Mur de Québec et ces nouvelles prisons américaines qui, au lieu de prendre des formes spectaculaires, mémorables et fortes comme la prison d'Alcatraz, ne sont que des agglomérations de tentes entourées de clôtures métalliques (nous pensons ici aux *Tent City Jails*, situées non loin de Phoenix, en Arizona). La clôture métallique est une espèce de minimum autour duquel peuvent venir s'articuler différentes forces répressives. Dans les établissements pénitentiaires américains, l'utilisation des clôtures électrifiées (5 000 volts, et donc mortelles au moindre frôlement) est de plus en plus courante. Ces clôtures étant surveillées par des détecteurs de mouvements, le garde de prison devient facultatif. En théorie, on n'a même pas besoin du potentiel surveillant de la prison panoptique de BENTHAM. Cette potentialité est devenue entièrement électrique.

L'utilisation de la prison d'Orsainville, vidée à l'occasion du Sommet de ses occupants habituels, est un autre déraillement qui permet d'accrocher un visage (in)humain aux forces de l'ordre. On laisse les manifestants baigner dans leur jus corrosif pendant plusieurs heures avant de les mettre à nu en groupe, on les entasse en trop grand nombre par cellule et on oublie de les nourrir. Petites humiliations qui permettent aux membres des forces de l'ordre de s'exprimer en dehors d'un système qui fonctionne avant tout par son abstraction et sa dépersonnalisation. Sadisme de bas étage et sexualisation tordue des corps : expression qui



demeurera tout de même cohérente avec le système en laissant un minimum de traces visibles, en ne produisant pas d'images-chocs utilisables par l'adversaire.

Constitution d'un monde idéal coupé du monde extérieur

Dans le système capitaliste, les limites servent souvent à créer un intérieur idéal qui doit nécessairement être coupé d'un extérieur menaçant. Les États-Unis sont un monde idéal coupé de l'extérieur qu'est le reste de la planète; le Club Med haïtien ne pourrait exister sans sa clôture et ses agents de sécurité; le centre commercial, climatisé et sécuritaire, se coupe de la banlieue qui l'entourne; etc. C'est le principe de l'enclave. Les concentrations de biens doivent être entourées de limites protectrices³. La limite protectrice, c'est la frontière nationale, la clôture surmontée de barbelés ou le mur du centre commercial devant lequel s'étend le stationnement qui permet de voir venir le danger de loin. Le rôle de la limite est de filtrer et de couper : de laisser passer en quantité nécessaire ce qui est désirable et de maintenir à l'extérieur (et d'évacuer de l'intérieur) ce qui est indésirable. Plus encore, à l'intérieur de l'enclave, la question du décor devient essentielle. Lorsque le décor est réussi, l'individu plongé dans le monde idéal ne peut percevoir les limites qui le séparent des espaces non idéaux environnants. C'est là une manifestation de la contradiction caractéristique des espaces du capitalisme avancé : une image générale d'ouverture qualifiée par des mécanismes de fermeture la plupart du temps subtils.

Il existe d'autres façons, non capitalistes celles-là, de faire jouer la limite. Un exemple serait le territoire qu'est devenue la Nouvelle-Angleterre où les différentes tribus amérindiennes s'étaient longtemps départagé les terres sur la base de leurs besoins saisonniers respectifs, ce qui avait donné lieu à un système de limites vague et flexible qui se transformait constamment. Même la toponymie amérindienne exprimait cette organisation spatiale, une zone de pêche s'appelant par exemple « Unabanokangkumuk », ce que l'on pourrait traduire par « Tu pêches de ton bord, je pêche du mien : il n'y aura pas de problèmes. » Mais lorsque les colons anglais débarquent, le territoire se transforme rapidement en un « univers de champs et de clôtures » contrôlé par des surveillants qui réparaient les bris et tentaient de régler les nombreux litiges. « With settlers, boundaries become more and more precise and abstract (they follow meridians instead of topography, they have a legal definition rather than one set by use, their value is related to how much they will be resold for, rather than how they can be used), which facilitates the buying and selling of parcels⁴. »

On peut établir une différence entre, d'un côté, les constructions aux limites clairement démarquées des sédentaires, de l'autre les structures temporaires aux limites floues des nomades. FAEGNE fait remarquer au sujet de l'habitat des nomades du nord de l'Afrique : « The tent does not erect a clear boundary between inside and outside such as we are used to in our own housing. In bad weather the wind blows through the gaps of the tent cloth, rain leaks in through the roof or snow falls in through the open smoke hole. But the nomad feels at home in these conditions and prefers this contact with the outdoors. Black-tent nomads are so accustomed to the feel of flexible cloth roofs over their heads that a solid roof constitutes a threat : there are many stories of how these nomads cannot at first sleep in a solid house for fear that the roof will fall and crush them⁵. » Nous n'en ferons pas la démonstration ici, mais nous poserons néanmoins le capitalisme comme créant constamment des enclaves à l'intérieur desquelles se trouvent des mondes idéalisés propres à faciliter les délires de consommation⁶. L'ensemble du monde capitaliste pourrait être décrit par une série d'intérieurs décrochés avec précision de leur extérieur.

Au Sommet de Québec, le monde idéal se trouvait à l'intérieur des murs du Vieux-Québec. C'est là que les chefs d'État ont pu déguster la haute gastronomie locale, aller à la messe le dimanche matin avant les dernières réunions et se faire photographier en groupe avec, en arrière-plan, un château

Frontenac et un fleuve Saint-Laurent calmes et imperturbables. C'est là aussi qu'ils ont pu laisser leurs femmes (il n'y avait qu'une seule femme parmi les trente-quatre chefs d'État ; où était son mari ?) déguster de la tire sur neige et assister à un spectacle d'« autochtones » en costumes traditionnels. Il faut dire que ce monde idéal fut quelque peu déstabilisé lorsque des vents soufflant dans la « mauvaise » direction ramenèrent des gaz vers l'intérieur de l'enceinte, forçant du même coup la fermeture temporaire des portes et du système de climatisation du Centre des congrès et, éventuellement, la décontamination de certaines parties de l'hôtel Royal Palace où logeaient plusieurs dignitaires. Mais les autorités trouvèrent rapidement une solution tout à fait « atmosphérique ». Elles firent venir des canons à neige d'une station de ski des environs et s'en servirent pour forcer les gaz à redescendre sur les manifestants et la Basse-Ville de Québec.

Ce retour des gaz sur les autorités pourrait être compris comme simplement anecdotique, mais on pourrait aussi dire qu'il illustre comment la

violence extrême, même lorsque déguisée sous un visage supposément humain, ne peut faire autrement que revenir tel un *feed-back* destructeur sur les personnes l'ayant émise en premier lieu. L'exploitation des pays du tiers-monde, le refus de signer les accords internationaux, tel le protocole de Kyoto relatif à la limitation des rejets de gaz à effet de serre, et la vente d'armes et la formation d'assassins aux quatre coins de la planète sont autant d'actes extrêmement violents qui ne pourront qu'éventuellement revenir, sous des formes imprévisibles, sur le territoire américain. L'attaque du World Trade Center du 11 septembre dernier est un geste dirigé contre le cœur même d'un monde idéal. Aucun bouclier antimissile n'aurait pu l'empêcher. Aucune limite ne peut, à long terme, empêcher semblables reflux.

1 Merci à Marc BOUTIN et à Luc LÉVESQUE pour leurs commentaires. 2 HARVEY, David, *The Urban Experience*. Baltimore: John Hopkins U. Press, 1989. 193. Voir aussi HARVEY, David. « Theorizing the Transition » in *The Condition of Postmodernity*. Oxford: Blackwell, 1989. 3 Les limites seraient doublement utiles au capitalisme : 1) Elles permettent de contrôler les relations sociales et de les rendre plus productives. 2) Elles permettent l'accumulation de biens. BORDEN, Iain. « Thick Edge: Architectural Boundaries in the Postmodern Metropolis », dans *Intersections: Architectural Histories and Critical Theories*. BORDEN, I.; RENDELL, I. (éds.). Londres: Routledge, 2000. L'intérieur des enclaves se subdivise ensuite en espaces de consommation et en espaces utilitaires. En haut, le monde de châteaux de fées et de mascottes où déambulent les familles, en bas les corridors où courent les employés. 4 CRONON, William. *Changes in the Land : Indians, Colonists, and the Ecology of New England*. New York : Hill and Wang, 1983. 135. Sur l'utilisation occasionnelle de clôtures par les Amérindiens et l'argument du premier gouverneur du Massachusetts, John WINTHROP, selon lequel les terres de la Nouvelle-Angleterre n'appartenaient pas aux Indiens car ces derniers « n'avaient pas circonscrit de terres, ni construit d'habitations (...) », et sur l'éventuel quadrillage de l'Ouest américain par des clôtures barbelées, voir DREICER, Gregory K. (éd.). *Between Fences*. New York : Princeton Architectural Press, 1998. 5 FAEGNE, Torvald. *Tents : Architecture of the Nomads*. New York : Doubleday, 1979. 7. 6 Notre concept d'enclave vient de l'interprétation que fait Fedric JAMESON de certains textes de Manfredo TAFURI. JAMESON, Fedric. « Architecture and the Critique of Ideology » in *Architecture and Ideology*. Princeton : Princeton Architectural Press, 1985 (1981).

